

LA SUCCESSION ÉTERNELLE DES GÉNÉRATIONS. À PROPOS D'UNE FORMULE DES AUTOBIOGRAPHIES TARDIVES.

PAR

PHILIPPE COLLOMBERT

63, rue des Pléiades
F-93160 NOISY-LE-GRAND

Les textes autobiographiques des stèles et statues de l'époque tardive fourmillent d'expressions le plus souvent banales. Certaines formules, plus rares, nous permettent parfois d'entrevoir l'univers poétique des Égyptiens anciens; en voici une qui semble n'avoir pas encore été bien identifiée. À ma connaissance, cette formule se retrouve sur cinq statues et une stèle tardives, ainsi que dans le papyrus hiératique-démotique Rhind I, qui donne la clé du problème. Il est probable qu'une étude plus systématique permettrait d'en débusquer quelques autres exemples.

I. Statue du général *P3-dj-Jy-m-ḥtp* (Turin 3062 + Karnak, Karakol n° 258).

La statue provient de Karnak; elle a été publiée par J. Quaegebeur¹, qui rattache les allusions historiques de la deuxième colonne du texte à la «Guerre des Sceptres» de 103- 101 av. J.-C. La troisième colonne de texte est quant à elle beaucoup plus banale: le général rappelle les constructions qu'il a fait édifier pour Amon et la contrepartie (*jsw jry*) qu'il en attend: «(...) être gratifié de mon vivant des quatre *ka*: une longue vie dans l'allégresse, ma maison (étant) stable, une belle progéniture après (moi)



Cela me revient, car je suis un juste de cœur qui marche sur l'eau de son dieu (...)»².

¹ In E. Van't Dack *et al. ed.*, *The Judean-Syrian-Egyptian Conflict of 103-101 B.C. A Multilingual Dossier Concerning a «War of Scepters»* (*Collectanea Hellenistica* I), 1989, p. 88-108.

² On remarquera que, des quatre *ka* dont le général espérait bénéficier, seuls sont nommés les trois premiers, à savoir une longue vie, une existence matérielle heureuse et une bonne postérité. Le quatrième (un bel enterrement) n'est pas nommé car il n'aurait pas sa place dans une énumération qui concerne une récompense attendue «de son vivant». Sur les quatre *ka*, voir H. Wild, *BIFAO* 54 (1954), p. 201- 206 n. (42); D. Meeks, *RdE* 15 (1963), p. 35-47.

II. Statue inédite de *Hr* et *W3h-jb-R'* (Le Caire JE 37339)³.

Cette statue double provenant de la Cachette de Karnak représente Hor et Ouahibrê, deux prophètes de Sema-Behedet. Sur la jupe de Hor, une prière est adressée à Amon, qui lui a donné un fils: «(...) Puisses-tu faire advenir ma maisonnée, stable sur la terre, des enfants (venant) après moi



Cela me revient car je suis un juste de cœur, qui marche sur l'eau de son dieu»⁴.

III. Statue de *I'h-ms* fils de *Ns-B3-nb-Dd* (Le Caire JE 37075).

La statue provient de la Cachette de Karnak. Elle a été publiée par H. W. Fairman⁵, qui propose de la dater du début de l'époque ptolémaïque⁶. La première colonne du pilier dorsal comporte une adresse à Amon qui finit en ces termes: «(...) Puissé-je ne pas cesser (?) de contempler ta face, étant parfaitement embaumé et excellemment paré dans l'Occident, près de la butte de Djamê, après que tu as fixé ma descendance à l'intérieur de ta ville



IV. Stèle de *Ta-Dhwty* (Wien 5857).

Cette autobiographie célèbre vient de faire l'objet d'une publication détaillée par G. Vittmann⁷. L'auteur note les similitudes entre cette stèle et celle de *Hr-jy-m-htp* conservée à Londres (BM 380) et datée autour de 230-220 av. J.-C.; il propose une datation similaire

³ Voir PM II², p. 158; I. Guerneur, *Documents relatifs aux cultes d'Amon hors de Thèbes*, juin 1996 (DEA inédit). Copie du texte amicalement fournie par I. Guerneur.

⁴ On notera que la phrase finale est exactement parallèle à celle qui est mentionnée sur la statue du général Padiimhotep. Cette similitude n'est pas la seule: un peu en amont dans le texte, il est aussi fait allusion aux quatre *ka* (H. Wild, *BIFAO* 54 (1954), p. 202 n. (c) cite le passage). De plus, les deux statues présentent un proscynème à l'Amon de Sema-Behedet. Ces convergences inviteraient à dater la statue Caire JE 37339 de la même époque que celle de Padiimhotep, vers le début du I^{er} siècle av. J.-C. Voir aussi *infra* n. 6.

⁵ *JEA* 20 (1934), p. 1-4, pl. I-II. Voir PM II², p. 156.

⁶ H. W. Fairman, *op. cit.*, p. 1; voir aussi H. De Meulenaere, *CdE* XXXV/69 (1960), p. 97 (12) qui propose une date «autour de 300 av. J.-C.». Il faudrait peut-être aussi tenir compte d'autres similitudes textuelles avec les deux exemples précédents qui semblent plus tardifs: on retrouve dans le texte une référence aux quatre *ka* octroyés par le dieu (colonne 6 du pilier dorsal) (cité par H. Wild, *op. cit.*, p. 202 n. b), ainsi que la mention de la phrase «Cela me revient car je suis un juste de cœur, qui marche sur l'eau de sa majesté» (au lieu de «son dieu») (ligne 12 du texte situé derrière la jambe gauche), deux *topoi* déjà présents dans les deux statues précédentes.

⁷ *SAK* 22 (1995), p. 283-323, pl. 13-16.

pour la stèle de Tadjéhouty⁸. Cette stèle est le seul document qui ne soit pas d'origine thébaine parmi les textes présentés ici; elle proviendrait de Memphis.

Après l'autobiographie de la défunte, récitée à la première personne, le discours change en fin de texte et s'adresse à Tadjéhouty, à la deuxième personne. Toutes sortes de bienfaits lui sont promis; le texte finit en ces termes: «(...) Puisses-tu sortir sans entrave, entrer sans être repoussée, revenir à la vie sans périr, redevenir jeune, sans mal auprès de toi. Puisses-tu être renouvelée, puisses-tu être renouvelée. Il n'y aura aucun manque pour ton *ka* de la part de⁹ toute personne qui vient de ta maisonnée comme quelqu'un qui vient (?) à son frère¹⁰



éternellement, ton nom restant dans la bouche des vivants, ignorant la destruction comme Rê».

V. Statue de *Hnm-jb-R'-mn* (Le Caire JE 36918).

Cette statue-cube retrouvée dans la Cachette de Karnak porte un long texte autobiographique qui a été publié par R. El-Sayed¹¹. L'auteur date la statue de l'époque ptolémaïque, sans plus de précision. Sur le devant de la robe, le texte se termine par un souhait exprimé par le défunt: «(...) Puisse-t-il (= le dieu) faire perdurer mon nom d'héritier en héritier, étant la semence sortie de moi; leur service cultuel étant le mien (i. e.: celui que je leur aurai transmis)



Puissent-ils agir comme moi et invoquer mon nom (...)»¹².

VI. Statue de *Dd-B3stt-jw-f-'nh* (Le Caire JE 37597).

Cette statue, datée de l'époque d'Osorkon I, présente le plus ancien exemple de l'expression. Elle provient de Karnak et a été publiée par K. Jansen-Winkel¹³. Parmi les vœux adressés par le défunt, on trouve: «(...) Puissé-je me renouveler (grâce) à ma

⁸ G. Vittmann, *op. cit.*, p. 284-285.

⁹ Je comprends *hr* comme la préposition introduisant le complément plutôt que comme la particule proclitique (G. Vittmann, *op. cit.*, p. 320 n. 196).

¹⁰ L'expression n'est pas claire; on la retrouve notamment sur la statue Moscou 5351 (B. A. Turaeff, *Description de la collection égyptienne I. Statues et statuettes de la collection Golénischeff* (en russe), 1917, p. 67, l. 5; J. Quaegebeur, *Anc. Soc.* 3 (1972), p. 102-104).

¹¹ *BIFAO* 84 (1984), p. 127-146, pl. XXXVII-XXXIX.

¹² R. El-Sayed, *op. cit.*, p. 129-130.

¹³ *MDAIK* 48 (1992), p. 57-64, pl. 9-10 (exemple aimablement communiqué par I. Guerneur).

semence pour toujours en générations ininterrompues (lit.: «l'un fils de l'autre»), ma descendance (venant) après la vieillesse



sans cesse dans Karnak.»¹⁴

D'après la similitude des contextes dans lesquels ils apparaissent, il est clair que les six passages donnés ici en hiéroglyphes et non traduits, forment une seule et même expression. Comme on pourrait s'y attendre, cette partie de l'autobiographie consacrée à la descendance du défunt se trouve toujours dans la partie finale du texte¹⁵.

La mise en parallèle permet d'ores et déjà d'assurer la lecture de l'ensemble. Il faut lire *m sw(3)d* (variante: *w(3)d*) *mnj m dr ntrw*. La lecture *mnj* est rendue certaine par les graphies pleines de la statue de Padiimhotep (exemple I), Khenemibrêmen (exemple V) et Djedbastetioufankh (exemple VI). Elle est corroborée par une autre graphie pleine de la même expression que l'on retrouve dans le papyrus hiératique-démotique Rhind I (voir plus bas). L'emploi du seul signe ¶ pour écrire *mnj* (exemple IV) n'est pas pour surprendre aux époques tardives¹⁶. Il en est de même pour le signe ¶ (exemples II et III), qui est assez souvent utilisé comme déterminatif du verbe *mnj* «accoster, être amarré» dans les textes de basse époque¹⁷. Cet emploi est évidemment dû à une confusion entre les signes ¶ et ¶, dont la graphie hiératique tardive est très similaire¹⁸. Le signe ¶ en est tout naturellement venu à prendre lui aussi la valeur *mnj* dans les textes tardifs¹⁹.

Une fois l'identité des six expressions reconnue, il reste à en retrouver le sens; c'est ici qu'intervient le papyrus Rhind I²⁰. Ce papyrus du début de l'époque romaine est un

¹⁴ *Ibid.*, p. 62-63, fig. 4. Remarquer que les deux derniers exemples n'incluent pas la seconde partie de l'expression étudiée ici.

¹⁵ Sur la statue de Iâhmes (exemple III), l'expression se trouve en fin de la première colonne du pilier dorsal. En fait, on peut se demander si la lecture du pilier dorsal ne devait pas se faire en commençant par la colonne centrale, qui comporte les titres les plus significatifs de Iâhmes et dont l'arrangement rompt très nettement le parallélisme des autres colonnes, pour se poursuivre ensuite vers l'extérieur de manière symétrique à droite et à gauche. La première colonne (où se trouve notre formule) devrait ainsi être lue en dernier; cet ordre de lecture serait plus en accord avec l'ensemble des textes présentés ici.

¹⁶ *Valeurs phonétiques des signes hiéroglyphiques d'époque gréco-romaine* III, p. 576, ne renvoie qu'à un texte cryptographique de la XVIII^e dynastie (É. Drioton, *RdE* 1 (1933), p. 6 et 46), mais l'écriture du mot *mnj* au moyen de son seul déterminatif correspond tout à fait aux principes de l'écritures «ptolémaïque» (H. W. Fairman, *BIFAO* 43 (1943), p. 56, p. 59 n. (e) (I)).

¹⁷ P. Wilson, *A Ptolemaic Lexikon* (OLA 78), 1997, p. 422-423.

¹⁸ A. H. Gardiner, Sign-List S 38 et P 11 respectivement = G. Möller, *Paläographie* III, signes 453 et 472 respectivement.

¹⁹ *Valeurs phonétiques des signes hiéroglyphiques d'époque gréco-romaine*, p. 645; voir par exemple les barques sacrées «amarrées» dans les canaux dans le Grand Texte Géographique d'Edfou, où le verbe *mnj* est indifféremment écrit en toutes lettres ou simplement ¶ : *E. I.*, 331, 12; *E. I.*, 333, 8 (cité par P. Wilson, *op. cit.*, p. 422); *E. I.*, 334, 11; *E. I.*, 343, 6.

²⁰ G. Möller, *Die beiden Totenpapyrus Rhind des Museums zu Edinburg* (*Demotische Studien* 6), 1913.

hommes — le troupeau du dieu²⁷. Car si les dieux sont éternels, leurs représentants terrestres sont quant à eux bel et bien mortels²⁸.

Comme souvent dans le papyrus Rhind I, la clé de l'interprétation de notre formule est livrée par la version démotique, véritable traduction en langage courant d'une formule littéraire. À l'héroglyphique *st m w(3)d mnj m dr ntrw* correspond le démotique *w^c šp n w^c š^c nḥḥ*: «l'un succède à l'autre pour l'éternité»²⁹.

La phrase s'applique parfaitement aux animaux sacrés. On sait que la mort d'un taureau Apis était l'occasion d'un enterrement grandiose; aussitôt après, les prêtres entamaient des recherches dans toute l'Égypte pour trouver le successeur, qui posséderait les caractéristiques appropriées: un taureau Apis succédait à un autre taureau Apis.

Cette traduction «l'un succède à l'autre pour l'éternité» convient tout aussi bien dans les textes autobiographiques cités au début de l'article, puisque l'expression qualifie toujours la descendance du personnage:

Exemple I.: «une belle progéniture après (moi), *l'un succédant à l'autre pour l'éternité*».

Exemple II.: «des enfants (venant) après moi, *l'un succédant à l'autre pour l'éternité*».

Exemple III.: «(...) après que tu as fixé ma descendance à l'intérieur de ta ville, *l'un succédant à l'autre pour l'éternité*».

Exemple IV.: «(...) toute personne qui vient de ta maisonnée comme quelqu'un qui vient (?) à son frère, *l'un succédant à l'autre pour l'éternité*».

Exemple V.: «(...) d'héritier en héritier, étant la semence sortie de moi; leur service cultuel étant le mien, *l'un succédant à l'autre*».

Exemple VI.: «(...) Puissé-je me renouveler (grâce) à ma semence pour toujours en générations ininterrompues (lit.: «l'un fils de l'autre»), ma descendance (venant) après la vieillesse, *l'un succédant à l'autre, sans cesse*».

²⁷ On retrouve cette mise en parallèle des animaux sacrés et des humains ailleurs dans le texte: en P. Rhind I, III, 7 (G. Möller, *op. cit.*, p. 20) l'embaumement du défunt est comparé à celui de l'animal sacré; en P. Rhind II, IV, 4 (*Ibid.*, p. 58) l'embaumement de la défunte est quant à lui comparé à celui de la mère du taureau Boukhis; voir *Ibid.*, p. 92 n. 188 sur cette comparaison.

²⁸ En réalité, le problème est légèrement plus complexe et la véritable différence entre êtres vivants et dieux se situe à un autre niveau. La mort est un phénomène qui touche aussi le monde divin; mais à la différence de son actualisation dans le monde terrestre, où la mort est un phénomène récurrent, de génération en génération, il n'existe dans la sphère divine que comme un principe, exprimé sur une génération, simplement pour permettre de mettre en œuvre d'autres principes (par exemple le thème de l'héritage de la fonction d'Osiris ou du culte funéraire des dieux morts de Djamê). On verra plus bas que c'est justement sur cet aspect de succession ininterrompue de générations que veut insister l'expression étudiée ici.

²⁹ Pour le sens de *šp n* «succéder à», voir W. Erichsen, *Demotisches Glossar*, p. 500 *in fine*; Fr. Ll. Griffith, *Catalogue of the Demotic Papyri in the John Rylands Library* III, 1909, p. 222 n. 2 (Pap. Rylands IX, 2/9; 14/16), qui cite aussi plusieurs exemples hiéroglyphiques.

Par ailleurs, d'autres textes autobiographiques emploient des expressions tout à fait similaires dans le même contexte. Ainsi, Ankhpakhered, sur une statue conservée au British Museum, s'adresse à son dieu en ces termes: «Puisses-tu affermir ma maisonnée sur la terre des vivants



de fils en fils, pour le temps des dieux»³⁰.

Dans une formule banale, légèrement différente, promesse est faite à Ounnefer, sur son sarcophage: «Les enfants de tes enfants seront établis à ta suite, sans manquement sur la terre, éternellement»³¹.

Pour Pétoisiris, celui qui suit la voie du dieu trouve une juste récompense: «(...) ses enfants sont devant lui nombreux et (considérés) comme les premiers de leurs villes; ses fils se succèdent de génération en génération (lit.: un fils succède (*wdb*) à un fils)»³². Ce type de souhait est fréquemment attesté dans les autobiographies tardives³³.

La signification de l'expression étant établie, il reste à retrouver l'étymologie, le sens premier de la formule *m (s)w(3)d mnj m dr ntrw*. Car si le texte démotique est explicite, il est aussi évident qu'il emploie une expression totalement différente de la formule hiéroglyphique; comme on l'a déjà signalé, la «traduction» démotique n'essaie pas de rendre la littéralité du texte hiéroglyphique mais l'essence de sa signification.

L'expression *m dr ntrw*, qui correspond au *š' nḥḥ* démotique, est bien connue. Elle signifie «dans la limite des dieux» c'est à dire «tant que dureront les dieux»³⁴.

Le terme *mnj* ne pose guère de problème d'interprétation; il ne peut s'agir que de la racine liée à l'amarrage et l'accostage, au sens propre ou avec sa valeur euphémique de «mourir».

Le terme *(s)w(3)d* est plus équivoque. Il se présente sous les graphies suivantes:  (exemple I),  (exemples II et V),  (exemple III),  (exemple IV),  (exemple VI) et  (P. Rhind I).

La présence de la préformante *s-* du causatif dans cinq cas sur sept permet d'y reconnaître un verbe. Le fait que l'expression utilise apparemment indifféremment la forme

³⁰ Statue BM 92: S. Sharpe, *Egyptian Inscriptions* I, 1837, pl. 24 B, col. 3; texte corrigé d'après la fiche Wb *BM ohne Num.* n° 417 (6); la suite du texte fait encore allusion aux quatre *ka*, comme dans les exemples I, II et III (cité par H. Wild, *BIFAO* 54 (1954), p. 201-202).

³¹ Sarcophage CGC 29310: G. Maspéro, H. Gauthier, *Sarcophages des époques persanes et ptolémaïques II (CGC)*, 1939, p. 48, l. 9.

³² Inscription 61 c): G. Lefèbvre, *Le tombeau de Pétoisiris II*, 1923, p. 37, l. 29; traduction de J. Assman, *Maât, l'Égypte pharaonique et l'idée de justice sociale*, 1989, p. 95.

³³ Voir par exemple l'expression très similaire *w' s3 w'* étudiée par K. Jansen-Winkel, *GM* 123 (1991), p. 53-56 et les remarques plus générales de E. Otto, *Die biographischen Inschriften der ägyptischen Spätzeit (PdÄ II)*, 1954, p. 80-86 et plus spécialement p. 83 *in fine*.

³⁴ *Wb.* V, 586, 4; P. Wilson, *op. cit.*, p. 1241.

causative ou la forme-base impose de rechercher un verbe dont la racine et le causatif auraient un sens voisin; de fait, ce phénomène de neutralisation de l'opposition causatif / forme-base est assez courant à Basse Epoque³⁵. La graphie employée peut dissimuler plusieurs racines différentes: *wʒd* «être vert, florissant, frais», mais aussi *wḏ* «ordonner», très souvent écrit au moyen du signe  dès le Nouvel Empire, ou même *wḏj* «envoyer», *wḏ* «poser, lancer»³⁶.

G. Möller traduisait *m wʒd mnj* par «frisch und tot». On pourrait comprendre la phrase comme un résumé de la vie sur terre: «prospérer», puis «accoster», c'est-à-dire «mourir». Mais cette interprétation ne rend pas exactement l'idée de succession continue des générations qui est bien présente dans la traduction démotique et les expressions parallèles. Par ailleurs, cette traduction se heurte aux exemples causatifs *swʒd*, qui n'ont pas la même valeur que le verbe intransitif *wʒd*³⁷.

Cette difficulté peut être levée si l'on considère  comme une graphie du verbe *wḏ* «ordonner», dont le causatif *swḏ* peut prendre sensiblement les mêmes valeurs. «Ordonner l'accostage» pourrait être une allusion au rôle du fils en tant que maître des cérémonies des funérailles paternelles. En lui donnant le sens dérivé bien attesté de «transmettre» (plus souvent *swḏ* que *wḏ*), on arrive à une traduction «transmettre (sa fonction) et mourir», ou «transmettre l'accostage (ou le pieu d'amarrage)» qui pourrait convenir. Une telle traduction pourrait notamment faire allusion à certaines cérémonies mettant en jeu un piquet d'amarrage, et qui sont attestées lors des funérailles³⁸. Mais, une fois encore, la traduction ne recoupe qu'imparfaitement l'idée exprimée par le démotique *wʿ šp n wʿ* «l'un succède à l'autre», puisque les deux termes *wḏ* et *mnj* devraient alors être réunis pour définir une seule et même personne. L'idée même de succession sur plusieurs générations ne serait qu'implicite, contrairement aux expressions parallèles telles que *sʒ n sʒ* «de fils à fils», *jwʿ n jwʿ* «d'héritier en héritier», *wʿ sʒ wʿ* «l'un fils de l'autre». Par ailleurs, elles s'adaptent assez mal à la descriptions des animaux divins du P. Rhind I, même comprises de manière métaphorique.

Toutes ces traductions restent donc envisageables mais sont peu satisfaisantes. Elles sont surtout, semble-t-il, sans parallèle dans la littérature égyptologique.

³⁵ Le fait est cependant plus particulièrement typique des verbes dont la forme-base est déjà transitive. Dans l'égyptien de la seconde phase (et surtout à partir de la Troisième Période intermédiaire), c'est le verbe *df*, utilisé comme auxiliaire, qui va progressivement prendre en charge la fonction causative.

³⁶ Voir *Wb.* I, 384, 15-387, 21; 394, 10-395, 22; 397, 11- 398, 4 pour tous ces verbes. Il reste difficile de savoir dans quelle mesure ils sont bien tous issus de racines différentes (voir A. Erman, *Zur ägyptischen Wortforschung* (Sitz. Ak. Wiss. XXI), 1907, p. 919-946 et surtout 943-946 sur ces problèmes étymologiques). Quoiqu'il en soit de leur origine, les exemples recensés par A. Erman montrent à l'envi que ces verbes dont le sens était relativement proche étaient souvent confondus dans leur graphies, au moins à partir du Nouvel Empire.

³⁷ Voir les remarques de la note 35.

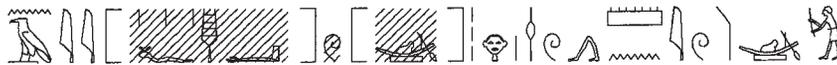
³⁸ Voir J. Settgast, *Untersuchungen zu altägyptischen Bestattungsdarstellungen* (ADAIK Ägyptische Reihe 3), 1963, p. 105-111 sur ce type de cérémonies; voir aussi N. Beaux, *BIFAO* 91 (1991), p. 33-53, sur la symbolique du pieu *mnjt*.

En revanche, une autre explication peut être proposée, qui correspondrait exactement à l'expression démotique, par le sens si ce n'est par sa littéralité. De plus, elle possède l'avantage de pouvoir être étayée par d'autres textes.

Il existe en effet un verbe *wdj* qui s'applique aux bateaux et signifie «faire partir, appareiller, démarrer»³⁹, c'est-à-dire exactement le contraire de *mnj* «accoster, amarrer».

Or, l'association de deux verbes de mouvement opposés tels que *wdj* et *mnj* pour exprimer **l'ensemble d'un mouvement** et sa **répétition constante** est une construction bien connue de la syntaxe égyptienne⁴⁰. Un des plus célèbres de ces couples antithétiques, *hd* et *hnty* «voyager vers l'aval et vers l'amont», est justement issu lui aussi du vocabulaire de la navigation. Tout aussi fréquents sont *wbn* et *hṭp*, *šm* et *jy*, *pr* et *hšj*, *pr* et *ʿq*, *ʿhʿ* et *hmsj*, etc. Nombre de ces verbes sont d'ailleurs employés dans la construction *m* + *couple antithétique*, à l'instar de l'expression étudiée ici.

Bien plus, l'existence de ce composé *wdj mnj* est attestée par quelques textes⁴¹. Ainsi, dans le papyrus Anastasi III, remontant à la XIX^e dynastie, dans un texte célébrant les richesses de la résidence du Delta Piramsès, un passage décrit le port:



«Ses (i. e.: la ville) bateaux appareillent et accostent, (de telle sorte que nourriture et provisions s'y trouvent chaque jour)»⁴². L'image est très claire: c'est une ronde incessante de navires, arrivant et quittant le port tour à tour pour approvisionner la cité.

Le composé se retrouve dans une prière adressée au soleil qui figure dans certaines versions du soi-disant chapitre 15 du Livre des Morts⁴³. Les deux verbes opposés sont cités dans deux phrases jouant sur le *paralellismus membrorum*. Un exemple particulièrement éloquent se trouve gravé dans la tombe de Khâemhat (TT 57) (XVIII^e dynastie):



³⁹ Voir *Wb.* I, 387, 22-25; D. Jones, *A Glossary of Ancient Egyptian Nautical Titles and Terms*, 1988, p. 212 (23); P. Wilson, *op. cit.*, p. 267 pour certaines graphies ptolémaïques du mot. Le problème de l'origine de ce verbe reste entier; on peut supposer qu'il s'agit d'un sens dérivé de la racine *wd* «poser, lancer» (A. Erman, *op. cit.*, p. 925-926, 946). On regroupera volontiers sous la même entrée le *wđj* «envoyer (un bateau en mission)» de *Wb.* I, 397, 19; D. Jones, *op. cit.*, p. 213 (27), malgré ses graphies différentes (voir les remarques de la note 36 et A. Erman, *loc. cit.*). Le terme ne semble pas être attesté sous sa forme causative, mais il existe un composé *đj wđj* au sens similaire de «envoyer un bateau» (*Wb.* I, 397, 20; D. Jones, *op. cit.*, p. 213 (27)).

⁴⁰ Voir A. Massart, in *Mélanges bibliques rédigés en l'honneur de André Robert (Travaux de l'Institut Catholique de Paris 4)*, 1957, p. 38-46, qui ne recense pas notre expression.

⁴¹ L'existence de ce composé d'opposés a été démontrée par A. Erman, *Zur ägyptischen Wortforschung (Sitz. Ak. Wiss. XXI)*, 1907, p. 925-926 et M. Chatelet, *BIFAO* 15 (1918), p. 145-147, d'où sont extraits les exemples cités ici.

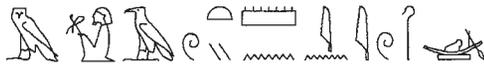
⁴² Anastasi III, r^o 2, 9-10: A. H. Gardiner, *LEM*, p. 22, l. 10-11; traduction R. A. Caminos, *LEM*, p. 74.

⁴³ Ch. 15a; J. Assmann, *Ägyptische Hymnen und Gebete*, 1975, p. 139-140 (34).

«(...) Accorde que le *ba* de N parte avec toi vers le ciel, (afin qu’) il te fasse appareiller dans la barque-*mesketet* et qu’il te fasse accoster dans la barque-*mandjet*; puisse-t-il rejoindre les astres qui ignorent la fatigue dans le ciel (...)»⁴⁴.

On remarquera le déterminatif très explicite du verbe *wdj*: en poussant sur une longue gaffe, le personnage éloigne le navire de la berge pour donner au bateau l’impulsion de départ. Il est à noter que cette prière est très fréquemment attestée à Basse Époque sur les stèles provenant de la nécropole d’Akhmîm⁴⁵.

On pourrait objecter à cette traduction le fait que les sept exemples de *wdj* (variante *swd*) emploient le signe  et jamais le signe  des graphies plus anciennes. L’ambivalence complète de  dès le Nouvel Empire est cependant trop commune pour attacher de l’importance à ce détail graphique. De même, l’utilisation du déterminatif  plutôt que  ou  ne me semble pas dirimante⁴⁶. Cependant, cette graphie causative  majoritaire, tellement fréquente dans l’écriture du verbe *swd* «transmettre (une fonction)» à la Basse Époque, n’est peut-être pas fortuite: on peut se demander si le sens originel de cette expression littéraire était toujours compris des Égyptiens. On trouve même un exemple certain de réinterprétation totale de la formule dans le papyrus hiéroglyphique-démotique Rhind II, préparé pour la femme de Montouemsaf. L’expression apparaît dans un contexte à peine différent de celui du papyrus Rhind I: «(...) Tu te diriges en paix, unique parmi les femmes, vers la nécropole de *Hnmt-’nh* (démotique «Djamê»), après avoir achevé ton temps de vie heureuse sur la terre. Tu as fait advenir fils et fille pour te succéder, (eux) étant



dans la maison de leur père»⁴⁷.

⁴⁴ PM I, p. 117 (16); *Urk.* IV, 1847, 11-15; Voir le fac-simile dans A. Varille, *ASAE* 40 (1940), p. 601-606, pl. LXV. La même prière se retrouve sur une statue stéléphore du même personnage, avec le même signe de l’homme et sa gaffe pour écrire le verbe *wdj* (Cl. Lalouette, *RdE* 15 (1963), p. 27-28, pl. 2-3; J. Zandee, *JEOL* 16 (1964), p. 57; J. Assmann, *Sonnenhymnen in thebanischen Gräbern (Theben I)*, 1983, p. 114-115); la version de la stèle pourrait cependant être lue *wdj-tw=f...mnj-tw=f...*: «puisse-t-il être envoyé...puisse-t-il accoster...», ce qui correspond aux versions plus tardives de la prière (leçon retenue par les auteurs cités ci-dessus; la traduction proposée ici correspond cependant tout à fait à la volonté du mort souvent exprimée de participer activement au voyage solaire, en halant la barque par exemple). Une autre version de l’époque de Khâemhat, gravée dans la tombe de Sobekmes, semble hésiter entre les deux interprétations (*wdj-tw=f...mnj=f tw...*; voir W.C. Hayes, *The Burial Chamber of the Treasurer Sobek-Mose from Er-Rizeikat (MMA Papers 9)*, 1939, p. 18-19, pl. V).

⁴⁵ Voir par exemple les stèles CGC 22114, 22134, 22144, 22145, 22146, 22147, 22148, 22185, 22238 dans A.B. Kamal, *Stèles ptolémaïques et romaines (CGC)*, 1905.

⁴⁶ Voir la confusion de toutes ces graphies (*supra* note 36). On notera par ailleurs que la majorité des graphies n’emploie pas de déterminatif.

⁴⁷ P. Rhind II, VI, 1-3; G. Möller, *op. cit.*, p. 62-63.

Le contexte et le parallèle démotique – qui emploie ici encore l’expression $w^c \check{s}p n w^c$ – sont suffisamment explicites: il faut bien lire ici aussi $m (s)w\check{d} mnj$ ⁴⁸ mais le scribe qui a copié cette phrase ne connaissait manifestement pas l’origine de cette expression; il semble avoir compris «(eux) étant gardien de l’accostage». Le squelette consonantique est bien le même $(s\check{z})wt(y)$ (correspond très exactement au $sw\check{d} > swt$ attendu) mais la graphie est aberrante et procède d’une fausse étymologie. Rien d’étonnant donc à ce que les autres graphies de l’expression n’emploient pas le \check{y} «étymologique»: la graphie $\check{y}^* \check{y}$, identique à celle du verbe «transmettre», semble rappeler à sa manière le sens général de l’expression, même si elle n’en était pas à l’origine. Ayant oublié l’étymologie de l’expression, mais connaissant parfaitement sa signification, les scribes ont utilisé la graphie $\check{y}^* \check{y}$ par simple rapprochement sémantique⁴⁹.

Il semble donc que l’expression $m (s)w\check{d} mnj m \check{d}r n\check{t}rw$ doit être traduite littéralement «en appareillage et accostage (incessants) tant que dureront les dieux». La formule emploie, comme souvent dans la langue des bords du Nil, une métaphore nautique⁵⁰; la vie des hommes y est comparée au déplacement des bateaux sur le fleuve.

Il reste à savoir à qui s’appliquent les deux verbes $(s)w\check{d}$ et mnj . Si chacun de ces termes désigne une génération différente, l’une prenant la place de l’autre, la formule signifierait tout simplement que les enfants du défunt se succéderont après lui à l’image du bateau qui s’éloigne du port et laisse sa place à un autre, dans une ronde éternelle⁵¹.

Il semble cependant plus pertinent de comprendre que la définition entière s’applique à chaque héritier, considéré l’un après l’autre. L’expression ferait alors allusion à l’ensemble de la vie de chaque descendant en rappelant tout simplement les deux instants les plus distants mais aussi les plus significatifs de l’existence: la naissance et la mort. L’homme vient au monde comme le navire qui s’élance sur le fleuve et il termine sa vie à l’image du bateau qui accoste⁵². C’est l’emploi du tour syntaxique $m +$ *couple antithétique*, exprimant un mouvement perpétuel, qui traduit alors à lui seul l’idée de succession ininterrompue des générations.

⁴⁸ On notera toutefois l’absence de $m \check{d}r n\check{t}rw$, tout comme sur les statues de Khenemibrêmen (exemple V) et Djedbas-tetioufankh (exemple VI).

⁴⁹ Ce type de réinterprétation est un phénomène connu dans l’histoire des langues; voir par exemple l’expression originellement écrite «ce dessus dessous» (c’est-à-dire «ce (qui est) dessus (étant) dessous») réécrite aujourd’hui «sens dessus dessous» par rapprochement sémantique (A. Rey et al., *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française* II, 1995, p. 1919).

⁵⁰ Voir H. Grapow, *Die bildlichen Ausdrücke des Aegyptischen*, 1924, p. 151-155; H.W. Fischer-Elfert, *SAK* 11 (1984) p. 338 n. 4; un exemple récent tiré d’une autobiographie tardive: O. Perdu, *RdE* 48 (1997), p. 173-174.

⁵¹ On notera que le «bateau qui part» ($w\check{d}f$) ferait alors référence au défunt, alors que le «bateau qui accoste» (mnj) ferait référence à son successeur, gardant son sens propre, et non pas son sens figuré euphémique de «mourir». Par ailleurs, cette interprétation se heurte aux expressions parallèles qui emploient les composés d’opposés pour définir un seul et même sujet (tels que le soleil qui se lève et se couche ou l’homme qui va et vient).

⁵² Cette interprétation s’accorde mieux avec l’emploi fréquent du verbe mnj «accoster» pour signifier «mourir».

Cette interprétation oblige par ailleurs à reconsidérer l'origine de l'emploi fréquent du verbe *mnj* «amarrer» pour signifier «mourir». Il faudrait y reconnaître non pas une allusion à l'amarrage de la barque transportant le défunt depuis la rive orientale jusqu'à la rive occidentale lors des funérailles⁵³ mais bien plutôt une référence à cette métaphore qui faisait de la vie un voyage nautique dont la conclusion ne pouvait être que l'arrivée au port, l'amarrage.

Résumé / Abstract

Mise en évidence d'une formule tardive relative à la succession éternelle des générations. Cette formule semble tirer son origine d'une métaphore nautique qui compare la vie humaine à un voyage sur le fleuve.

Identification of a late period formula relating to the endless succession of human generations. The origin of this formula seems to be a nautical metaphor comparing human life to a journey on the river.

P.S.: Cet article était déjà sous presse lorsqu'est parue la note de K. Jansen-Winkel relative au même sujet: *ZÄS* 125 (1998), p. 2-4. Les exemples recensés sont les mêmes (à l'exception de l'ex. 3 de K. Jansen-Winkel qui m'avait échappé) mais l'interprétation de l'expression diffère notablement.

⁵³ C'est l'interprétation proposée par la plupart des égyptologues, voir par exemple H. Grapow, *op. cit.*, p. 152.